

II.

Cependant les visites d'Arthur se répétèrent, et il était rare qu'elles ne fussent pas suivies de quelque envoi destiné à la malade, dons de peu d'importance, mais auxquels l'opportunité donnait toujours du prix. Son instinct de femme avertit Louise qu'elle devait cacher ces présens à Antoine. Elle évita

même de parler devant lui des attentions bienveillantes de Boissard, et eut soin de faire connaître indirectement à celui-ci les heures où Larry venait, afin qu'ils ne se rencontrassent point.

Il s'établit ainsi entre elle et Arthur une sorte d'intimité non avouée, un de ces pactes tacites et réciproques, liens invisibles dont on ne se défie pas d'abord, mais qui vous enlacent bientôt sans retour. L'heure de Louise était venue. Elle avait enfin devant elle l'homme jeune, riche et joyeux qui devait lui plaire. L'amour sévère d'Antoine lui était apparu comme ces rocs foudroyés que l'on admire de loin, mais près desquels on trouverait triste de vivre, tandis que la tendresse d'Arthur lui semblait comparable à ces vallées fleuries, au fond desquelles on aime à bâtir sa maison blanche parmi les

acacias et les tilleuls. Oh! les belles soirées qu'elle passa avec le jeune homme près de sa fenêtre, entre les gazouillemens de son bouvreuil et les parfums de son réséda! non pas rêveuse et recueillie, mais vive, folâtre, riante de cette joie irréfléchie de l'enfant qui ne se demande pas même d'où lui vient sa joie. Elle non plus n'aurait pu le dire, car elle n'avait point cherché le nom du sentiment qui lui faisait désirer la présence d'Arthur. Elle l'aimait parce qu'il était gai et bon, parce qu'il se baissait à sa taille, parce qu'il savait la distraire de ses ennuis. Avec lui, du moins, on ne portait pas toujours le deuil de la tristesse, et l'on donnait parfois congé à la prudence.

C'était là ce qu'Antoine n'avait jamais su faire. Sans cesse en défiance devant l'avenir, il communiquait son inquiétude à tout ce qui

l'entourait. Ses sentimens les plus tendres étaient empreints d'une mélancolie contagieuse, et son calme ne paraissait pas du calme, mais de la résignation. Comment aurait-il pu réveiller les sympathies de cette enfant, si amoureuse de rire et si contente de la terre? Pauvre oiseau créé pour chanter dans les blés, pour nicher dans les charmilles, elle avait peur des bois sombres, des hautes montagnes, des grandes mers; ses ailes n'avaient été faites que pour les ruisseaux des vallées.

Elle aimait la joie, parce qu'elle était née pour la joie, et comme Arthur lui ressemblait, elle se mit à aimer Arthur. Mais cet amour était si paisible, si pur, si heureux, comment aurait-elle pu s'en inquiéter? Ce n'était point là une de ces passions turbulentes qui entrent dans notre

existence à la manière des tempêtes, emportant tout avec elles; ceci n'était qu'une douce et amusante affection de sœur à frère, un attachement familial dont la reconnaissance était le premier lien.

Louise se laissa donc aller au penchant qui l'entraînait sans y prendre garde, et Boissard lui-même fut long-temps avant de remarquer la tournure que prenait cette liaison.

La première fois qu'il avait vu la filleule de madame Poirson, il avait senti l'attirement qu'éprouve tout homme jeune vers une femme gracieuse et belle, mais cette impression avait été passagère. Plus tard cependant, lorsque la demande de la jeune fille lui fut communiquée, le souvenir de sa beauté avait contribué à la lui faire accueillir favo-

nablement ; il avait voulu apporter lui-même le secours qu'elle sollicitait, afin de contempler sa joie ; et cette seconde visite ayant confirmé sa première impression, il avait demandé la permission de revenir, dans le seul but de revoir une jeune fille dont la reconnaissance naïve l'avait touché. Il revint donc, et comme à mesure qu'il connut mieux Louise il trouva plus de grâces dans sa personne et plus de charmes dans son entretien, ses visites se multiplièrent.

Du reste, il eût été difficile de dire si quelque idée coupable présidait à l'assiduité du jeune homme. Quoiqu'il n'eût conçu aucun plan de séduction, il y avait peut-être dans son âme une vague espérance ; car il est rare que l'instinct impur ne veille pas en nous, même à notre insu ; mais, si ces intentions existaient confusément au fond

de son cœur, du moins ne se les était-il pas encore avouées à lui-même.

Sa liaison avec Louise se resserrait de plus en plus, sans qu'il s'en aperçût et sans qu'il s'en occupât. Il fallut une absence forcée de quelques jours pour l'avertir de l'empire que l'habitude avait pris sur Louise et sur lui-même. La douleur de la jeune fille et sa propre tristesse lui apprirent alors enfin quels liens il avait laissés se former.

Cette découverte le troubla. Quoique son éducation de collège et son intimité avec des jeunes gens riches, auxquels le libertinage était trop facile pour ne pas être habituel, lui eussent donné des principes peu sévères, il y avait en lui quelque chose d'honnête qui répugnait à une séduction. Déjà, d'ail-

leurs, il aimait trop Louise pour la sacrifier à un caprice voluptueux, et si une tentation coupable traversa son ame, elle n'y trouva point de sympathie, et il la repoussa presque aussitôt.

Quant à donner une fin légitime à cette liaison, il n'y pouvait songer. Il ne lui restait donc plus d'autre moyen que de délier insensiblement les nœuds imprudens qu'il avait formés, en se montrant plus froid avec la jeune fille et en cessant peu à peu ses visites.

Mais ce projet que le jeune homme avait conçu dans la sincérité de son cœur offrait des difficultés d'exécution qu'il n'avait nullement prévues. En le voyant venir plus rarement, Louise s'inquiéta; son amour, qu'elle avait à peine senti jusqu'alors, con-

fondue qu'il était dans son bonheur, commença à prendre une expression remuante. L'absence d'Arthur lui apprit jusqu'à quel point elle avait besoin de sa présence. Elle lui fit des reproches auxquels il répondit froidement, et alors vinrent les larmes.

Boissard ne s'était point attendu aux dangers qu'entraîne le rôle de consolateur; il fallut céder quelque chose pour ne pas tout perdre. Mais, semblable au possesseur qui a craint l'expropriation, Louise prit soin de constater chaque concession comme un droit imprescriptible. En vain Arthur voulut revenir au projet de la fuir; à chaque tentative, Louise lui opposait une promesse ou une de ces prescriptions qui résultent de l'habitude. Le plus fâcheux, c'est que tous ces débats les forçaient à des explications dangereuses, dans lesquelles ils prenaient

de plus en plus connaissance de leur propre faiblesse.

Puis Arthur avait touché, sans y prendre garde, au lion endormi. Attaquée dans son repos, la passion jusqu'alors cachée s'anima subitement, et se montra dans toute sa violence. Les rapports des deux jeunes gens, qui n'étaient point sortis auparavant d'une familiarité paisible, prirent un caractère brûlant. Tout s'enflamma de je ne sais quelle ardeur fatale, tout devint péril. Entretiens du soir en regardant les étoiles, silences enivrants, doux noms murmurés bas, serremens de mains, adieux répétés sur le seuil, longs regards jetés en arrière, joies innocentes d'hier, d'où vous venait votre poison d'aujourd'hui? Bien long-temps vous aviez été comme une fraîche aurore, et voilà que maintenant tout brûlait à votre ap-

proche. Triste naufrage! douloureux changement! Hélas! il n'y a de doux sur la terre que l'amour qui s'ignore, comme il n'y a d'heureux que l'enfant qui ne se connaît pas.

Cependant un grave événement changea tout à coup la situation de Louise.

Arthur était parti pour un voyage indispensable, et l'avait laissée plongée dans une profonde tristesse, lorsque la maladie de madame Poirson, dont les progrès avaient été lents, mais continuels, prit subitement un caractère mortel. Il est rare que ces longs maux, qui minent insensiblement l'existence, ne nous ôtent pas toute prévoyance du terme fatal. On se lasse de regarder mourir si lentement; les craintes s'épuisent dans l'attente, et l'on finit par considérer cette

souffrance sans fin du même œil que la santé, et comme un état naturel à celui qui la supporte. D'un autre côté, les préoccupations de son amour naissant avaient tellement absorbé Louise, qu'elle éprouva autant de surprise que d'épouvante en apprenant que sa marraine allait mourir.

Bien que madame Poirson ne lui eût jamais témoigné une tendresse bien sincère, cependant il s'était établi, entre la vieille femme et la jeune fille, quelques uns de ces puissans liens que noue une vie difficile supportée en commun. D'ailleurs, dans ce moment solennel de l'agonie et à cette heure d'un départ sans retour, quel cœur, même des plus durs, pourrait se défendre d'un douloureux frémissement ? Ce peu qu'avait de bon l'être qui meurt, comment ne pas le regretter quand on va le perdre

à jamais ? Et n'a-t-il pas vécu près de nous ? n'emporte-t-il pas avec lui dans la tombe quelques lambeaux de nos souvenirs, quelque chose de nous-même ? Cette vieille femme qui dans quelques heures ne devait plus être qu'un cadavre, c'était le dernier anneau qui liait le passé de Louise à son présent ! L'esquif sur lequel elle avait vogué jusqu'alors dans la vie allait disparaître ; et que lui restait-il au milieu des vagues du monde ? un fragile amour qu'elle avait saisi de ses mains inexpérimentées, comme dans la prévision du naufrage, et qui pouvait la perdre aussi bien que la sauver.

L'absence d'Arthur avait, en outre, préparé la jeune fille aux impressions douloureuses. Son cœur était si plein, qu'il fallait peu de chose pour le faire déborder. La vue de sa marraine mourante amena



donc chez elle une explosion de désespoir, qui en toute autre circonstance eût été moins violente. La douleur secrète dont elle avait retenu l'expression depuis quelques jours sembla vouloir profiter de l'occasion pour se satisfaire. Aussi, une fois qu'elle eut commencé à gémir et à pleurer, ses gémissemens et ses pleurs allèrent toujours croissant, comme si à chaque instant un nouveau souvenir fût venu les redoubler. Son cœur avait besoin de se vider de toutes les larmes qui l'oppressaient; ce fut comme une digue ouverte à un torrent long-temps retenu.

Mais ces excès d'affliction amenèrent bientôt des évanouissemens, puis une sorte de transport fiévreux dont Antoine fut effrayé.

Randel, qui était accouru, l'avertit qu'il

fallait à tout prix emmener la jeune fille loin d'un spectacle qui exaltait son désespoir. Malheureusement il n'y avait point à choisir sur la retraite à lui offrir. Larry pensa sur-le-champ à l'emmener chez sa mère, persuadé que, quelles que fussent les préventions de celle-ci contre Louise, elle ne lui refuserait pas un asile dans un pareil moment.

Il craignait seulement que la jeune fille ne se refusât à l'accompagner; mais elle venait de tomber dans un de ces abattemens qui suivaient chacune de ses crises; à la grande surprise du jeune homme, elle ne fit donc aucune résistance, parut même comprendre à peine ce qu'on lui demandait et se laissa machinalement conduire.